

# Pouvoirs d'aujourd'hui

Economique, administratif, politique, social, judiciaire, intellectuel, spirituel, médiatique

Remarqué

## L'homme qui veut abattre les cloisons

M. Tran Van Phu, Français d'origine vietnamienne, s'est forgé plusieurs convictions pour "relancer" la France et les Français.



Tran Van Phu, Pdg du Group Corele International : "Il faut bannir le terme d'employé tellement daté du siècle dernier. Chacun doit se sentir chez soi dans l'entreprise par un système de reconnaissance."

Français d'origine vietnamienne, Tran Van Phu est d'abord un patron qui a réussi dans un secteur réputé difficile et compliqué - celui de la lingerie. Mais il est bien plus que cela. Rencontré à l'issue d'un colloque de l'AFD (agence française de développement), sa force de conviction tranche avec le discours formaté des managers et des consultants. Il a fait de l'éducation à vie et du développement des PME ses deux chevaux de bataille - "je ne vois pas deux autres sujets plus importants" - mais surtout il a une méthode pour sortir la France de sa sclérose et de son immobilisme : il veut abattre les cloisons. Toutes ces cloisons qui dans l'enseignement, l'industrie, la politique bloquent le pays et son énergie. "Il faut faire croiser les gens, s'ouvrir aux autres, brasser les âges et les cultures." Et il prévient "si on ne se bouge pas, la France deviendra comme la Grèce, un pays-musée, rentier de l'histoire. Mais le changement ne pourra produire ses effets qu'à terme pour la génération d'après".

### Capitalisme social exigeant

M. Tran Van Phu parle d'or. "Mon entreprise est profitable depuis 20 ans et 2008 aura été la meilleure année en dépit de la crise." La raison de sa réussite, il la voit dans ce qu'il appelle "le social exigeant : il faut répartir les efforts avant de redistribuer justement". Discours pur et dur d'un patron comme on en entend souvent. Il complète tout de suite "il faut un retour, une reconnaissance des efforts fournis sinon cela ne marche pas. Or dans les PME, les individus doivent revendiquer et réclamer ce qu'il considère leur juste part. J'ai mis en place une mécanique d'intéressement la plus transparente possible". Classique ? "Chacun doit se sentir chez soi dans l'entreprise grâce à ce système qui n'est pas parfait. Je réfléchis à l'améliorer. Il faut bannir le terme d'employés. Il est tellement daté du siècle dernier. Je parle des membres de

l'entreprise. Ma conviction est qu'il faut passer de la confrontation à la coopération. Je crois à un capitalisme social." Une entreprise tournée vers l'intérêt général et non pas exclusivement orientée vers l'intérêt de ses propriétaires ? L'exercice a encore ses limites. L'actionnariat des salariés ne représente pour l'heure que 6 % du capital. "Je veux aller à 20 % et je songe à une reprise par les cadres", lance Tran Van Phu. Au Vietnam, il a mis en place un système original de plan d'épargne logement maison. Si bien qu'à raison d'une épargne mensuelle de 15 dollars, les salariés pourront acquérir via l'abondement de l'entreprise un appartement de 50 mètres carrés sans rien à déboursier en plus.

### Mondialisation grandeur nature

"La mondialisation est assurément une carte à jouer importante mais ce n'est pas la seule. Elle est une chance et non pas une menace." Tran Van Phu le démontre avec sa société qui fait travailler environ 10 000 personnes à travers le monde ; "notre cœur de métier est de fournir un service aux fabricants en prenant en charge par externalisation la conception ou la logistique. Le centre de management oc-

### "Je conçois ma fonction de dirigeant d'entreprise comme le fomenteur de l'intérêt collectif"

cupe plus de 1 000 salariés à forte compétence essentiellement en Asie dont 50 dans une unité située à Orléans", explique-t-il. Des chiffres pas très probants à première vue pour vanter les mérites de la globalisation : "50 pour 1 000 cela peut sembler peu en effet. Mais quand on y réfléchit d'un peu plus près, cela correspond au poids réel de la France dans le monde. 60 millions sur une planète de 6 milliards d'habitants, c'est du même ordre de grandeur que 50 par rapport à 1 000", se défend-t-il. "Ce que je fais à ma petite échelle, d'autres PME doivent pou-

voir le faire sur ces créneaux à forte valeur ajoutée intellectuelle. La France si elle joue le protectionnisme sera perdante. Le chemin de l'avenir passe là aussi par la coopération." Son rêve ? Monter une véritable filière dans les microfibrés. Une vraie spécialité haut de gamme tant les soutiens-gorge sont sophistiqués. "Je m'y emploie mais les autres PME n'emboîtent pas toujours le pas. Sans revenir aux grandes heures de la planification à la française de l'après-guerre, il faudrait un minimum de cohérence pour faire émerger des PME championnes dans leur domaine. Il faut aider aussi les PME qui sont trop souvent littéralement abandonnées à leur sort par les pouvoirs publics et les banques. Ou à tout le moins créer un environnement favorable."

### Fomenteur d'intérêt collectif

"Ma fonction de dirigeant d'entreprise, je la conçois comme celle du fomenteur de l'intérêt collectif. Je suis le premier formateur de la culture tournée vers l'intérêt général et je dois pour cela être exemplaire", explique Tran Van Phu. "Je ne passe pas ma vie dans les colloques. Je n'en ai ni les moyens, ni le temps. Pour autant à 53 ans, je ressens le besoin de m'engager plus. Cela fait trente-cinq ans, depuis l'âge de 14 ans, que je travaille. Un moment donné, un homme doit consacrer son temps à la chose publique. Cela peut se faire à 30 ans, 50 ans, ou plus tard, peu importe. Je conçois cependant difficilement que l'on puisse faire carrière dans la politique. Il faut laisser la place aux autres, et apporter sa propre expérience. Bref, décrocher." Qu'est-ce qui rend si crédible ce discours qui chez tout autre que chez Tran Van Phu serait suspect ? L'homme pudique lâche quelques éléments de biographie personnelle pour répondre à cette curiosité. "Je suis né à Hué d'une famille d'enseignants ouverte et orientée vers l'effort et le progrès. J'ai vécu toute mon enfance au Vietnam du début et jusqu'à la fin de la guerre de 1954 à 1975. J'ai travaillé le deuxième jour de mon arrivée en France en trouvant mon job dans l'avion venant des Etats-Unis pour aller à Paris où j'ai débarqué avec 10 dollars en poche et le statut de réfugié." La nostalgie n'est pas le genre du bonhomme. Un axe franco-vietnamien - au nom de l'histoire commune - n'a de sens selon lui qu'ouvert aux autres. Toujours il revient sur son leitmotiv de l'effort. "Récemment je suis passé par la route Napoléon. Quelle épopée quand on pense aujourd'hui aux difficultés extrêmes que nous avons à déployer des militaires à l'étranger. J'ai confiance dans mon pays, la France. Il faut simplement donner à la population des exemples positifs pour la convaincre de se bouger. Et elle le pourra."

Vous avez bien lu : "Yes we can."

philippe.plassart@nouveleconomiste.fr